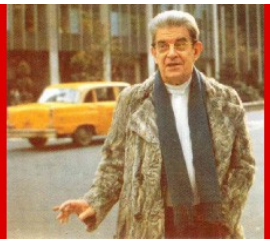
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **775** – Jeudi 17 mai **2018** – 05 h 51 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

Aucun hasard

EN AVANT

Pari sur la littérature, par Nathalie Georges-Lambrichs

LECTURES

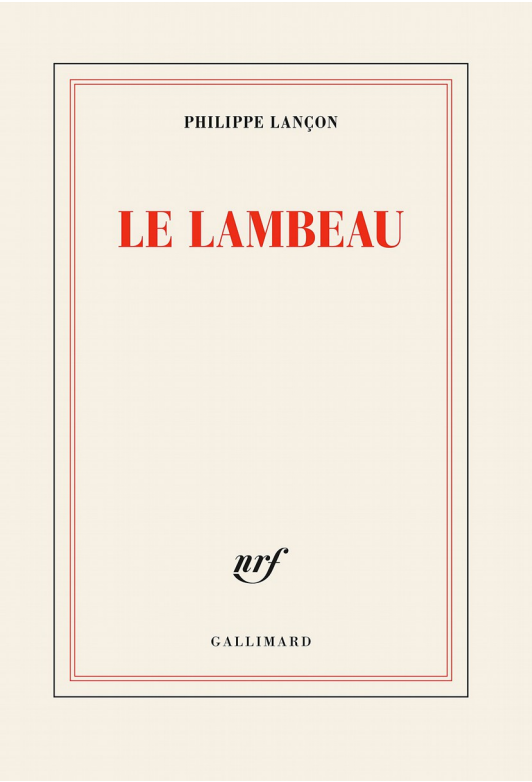
***Homo sapienne*, au *queer* du Groenland, par Dominique-Paul Rousseau**

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

***12 jours*, l'homme fou est-il un homme libre ?, par Michèle Dufour**

LACAN COTIDIANO N° 39

Laura Canedo, Gustavo Stiglitz



Pari sur la littérature

par Nathalie Georges-Lambrichs

Le Lambeau
Philippe Lançon
Gallimard 2018, Paris, 512 pages

Le livre est là, détaché, pris dans le laps du 7 janvier au 13 novembre 2015 et lancé à la poursuite de l'inconnu qui demeure.

Les éclats de sa performance me secouent encore. La lecture m'a jouée, emportée dans les tours de ses lignes. J'ai consenti, je ne l'ai pas lâché. J'ai bien voulu ça. L'hypocrite lectrice était au rendez-vous. Et maintenant elle ne veut pas en rester là. Elle veut dire qu'un narrateur s'est imposé, un narrateur qui a pris, après l'événement, Proust et Kafka comme viatiques, et s'est élevé à la hauteur béante de la violence à lui infligée.

Je me, je nous dois d'aller à l'os de ce livre brûlant. De focaliser sur la grand-mère paternelle pour l'exhumer, et aussi sur l'arrière-grand-mère, seconde épouse de l'arrière-grand-père. Celle-ci pour ce qu'elle a imprimé dans la mémoire vive du narrateur sa manière de bien se tenir, défiant le diagnostic médical issu des radiographies de son dos : se mettre debout, elle n'aurait pas dû pouvoir, et pourtant… Celle-là, pour avoir été presque oubliée, presque laissée pour morte, devenue invisible aux yeux des sauveteurs qui, ayant sorti de la voiture accidentée ses deux enfants, s'apprêtaient à déblayer la carcasse restante. Là, une parole, de l'enfant qui deviendrait le père du narrateur, fait savoir qu'elle était là, sa mère, qu'il s'agit de l'extraire, et de la soigner.

Ces faits, lambeaux de mémoire, me semblent sinon justifier, du moins éclairer, mais de quelle lumière opaque, la moquerie brève – qui pour moi fait long feu – que l'auteur n'a pas pu ne pas laisser traîner, là, entre les lignes, à l'endroit de la psychanalyse : mal barré, celui qui est le produit de deux générations de psychanalystes ! Et de partir, tous, d'un rire entendu. Défi, déni, incroyance, traumatisme. Oui, le narrateur et ses médecins au taquet de toutes les urgences étaient en avance sur la psychanalyse de Papa, celle qui n'a pas anticipé les conséquences du télescopage des générations produit par la grande guerre et accéléré depuis l'existentialisme, elle a ignoré qu'elle n'avait plus à faire qu'avec des orphelins, d'âge toujours plus tendre, et l'angoisse, son unique boussole, s'est affolée plus souvent qu'à son tour. Ni Freud ni Lacan n'avaient su en finir avec la grand-mère, la déesse blanche, sa partenaire dure à cuire, qui veillait donc depuis l'aube des temps et souvent sans partage, à rabattre l'être pour la mort sur l'être pour le sexe. Et pourtant, n'est-ce pas une chaîne brisée par Lacan et ceux qui l'ont suivi qui permet de lire aujourd'hui l'accumulation des prouesses d'intelligence subtiles qui disent les incommensurables souffrances endurées sous le regard vide de sa figure inexorable ? La chaîne de ce récit réduit à l'os, qui ici fait trou, n'attend-elle pas d'être avec respect et modestie articulée à nouveaux frais ?

C'est que notre temps s'y engouffre avec le bruit et la fureur décuplés de notre monde en vrac.

Je m'interroge sur ce qu'auront été après coup, pour l'auteur, ces mots passés par la bouche de son narrateur, sur ce qu'ils sont aujourd'hui et seront demain – songeant à Imre Kertész qui a pu dire qu'il était, lui, peu à peu devenu le héros personnage d' *Être sans destin.* Je me demande ce qu'ils seront pour chacun de ses lecteurs.

Car Philippe Lançon, doublé de son hétéronyme, a pris le risque de la fiction. Il a accompli ce tour de force de faire frémir sa passion dans ce fragile livre brûlot. Il s'est avancé dans des zones inexplorées, vierges de noms et de formules, et les a balisées avec le tranchant du scalpel (évidemment) dans la langue limpide supposée irriguer son corps social, donc le nôtre. Il a fait tomber des murs et des murs de préventions, de préjugés, montré qui il était ou voulait être ou se devait d'être ou ne pas être, au fil de sa plume surdouée trempée dans un vitriol suffisamment dilué pour tamiser l'angoisse du lecteur, mieux : transformer en plaisir de lecture le martyre d'un survivant.

Vous avez dit plaisir ? Oui, et avec quelle gêne. Car ce plaisir, plus qu'hypocrite, me semble ignoble, ignominieux. Et pourtant… Il fore en moi un lieu nouveau, un lieu de non-attente, un lieu d'intérêt sans illusion, un lieu qu'il me faudra entièrement reconstruire désormais, au jour le jour, où me tenir. Je le prends avec Kafka, Marcel Cohen, *En attendant les barbares*, *Bardo or not bardo* et quelques autres. Il fallait donc que cela fût dit, écrit, et même, notre époque l'exigeait, publié et vendu, l'hyperlucidité de l'écrivain venant en prime tamponner l'opération de son scrupule authentique.

Alors, la psychanalyse. Est-elle en avant de cette cassure irréductible ? Venant avant cet après qui graisse à jamais les rouages de la machine à pulvériser le temps ? N'est-ce pas de ces poussières aimantées que se fomente son érotique ?

Les mots de ce livre battront leur mesure au rythme que chaque lecteur donnera au phrasé ajusté de cette prose impeccable à dire la démesure de chaque instant dont l'écriture s'applique à circonscrire l'absence pour le reconquérir, tesson d'un manque rédhibitoire. Comme des vagues se fracassant sur une absence de digue, ils auront raison de l'imaginaire de l'événement, qui n'existe pas, qui s'éloigne, mais reste embusqué : la mort viendra, elle aura les yeux éteints de la déesse. L'impossible chaîne brisée demeurera pour chacun lettre active, savoir tu, nié, férocement ignoré, gorgé jusqu'à la gueule de son non-sens absolu.

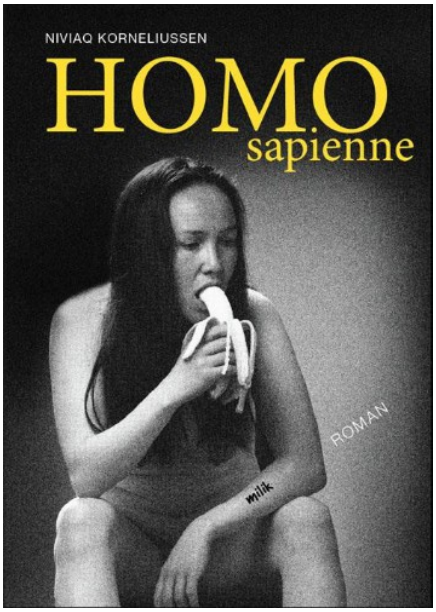
Je ne ferai pas l'injure à ce *Mensch* véritable de dire combien certaines de ses formules m'ont touchée. C'est son pari sur la littérature qui me met à la question – entendez torture –, une littérature de grand reportage, au péril assumé, absolument singulier, pour l'amour d'un universel qui me semble être un fantôme aboli, dont la jouissance, comme la lumière d'une étoile morte, peut encore nous mettre les nerfs à vif et vaporiser aux quatre vents ce qu'il nous reste de courage.

Plaise aux dieux, qui sont du réel, que ce livre nous soit enseignement et ressource face à l'inconnu qu'il fait apercevoir, non dans sa source où j'ose lire la répétition freudienne, mais dans sa conséquence, imprévisible pour chacun, que la littérature sublime et accompagne, sans la transfigurer – à moins que nous ne restions mariés à nos rêves.

LECTURES

Homo sapienne, au *queer* du Groenland

par Dominique-Paul Rousseau



Que « l'identification sexuelle (…) rencontre dans les deux sexes une limite à la localisation d'une jouissance qui reste en excès » (1) est ce qu'illustre le roman *Homo Sapienne* (2) de la jeune écrivaine groenlandaise Niviaq Korneliussen (3) — paru le mois dernier chez La peuplade.

Lorsque le célèbre explorateur polaire Knud Rasmussen (1879-1933), fils d'un pasteur danois et d'une Inuit, faisait claquer son fouet au-dessus des chiens de traineau ouvrant le passage du nord-ouest entre le Groenland et l'Alaska lors de sa mémorable expédition de Thulé (1921-1924), il était animé par une force de vie *unificatrice*. Collectant modes de vie, artéfacts, récits mythologiques, etc., il voulait démontrer *l'unité* du peuple inuit et, autant que faire se peut, faire reconnaître *l'unité* d'un territoire qui, à l'époque, risquait de se fractionner.

Cette force liante se dissout inexorablement aujourd'hui, comme le glacier Sermeq Kujalleq qui alimente la grandiose baie de Disko — non sous l'effet du réchauffement climatique, mais comme conséquence de ce grand Autre qui n'en finit pas de se déglinguer, y compris aux confins du Septentrion.

La langue inuite elle-même se met à fondre : la synthèse des langues eskimo-aléoutes que constitue le *kalaallisut*, groenlandais officiel (4), se trouve partout fissurée non seulement par le danois (administration, médias), mais aussi à présent par l'anglais qui s'invite partout dans le parler quotidien des jeunes Groenlandais. Aussi le texte de N. Korneliussen est-il truffé d'expressions anglaises toutes faites et même de phrases entières non traduites — pas plus dans les versions française ou danoise que dans l'originale.

Dans ce roman groenlandais, point d'histoires de chasse à l'ours, d'igloos, de banquise ou de chamanisme inuit. Nous sommes à Nuuk, capitale de 18 000 âmes d'un pays qui en compte 55 000, dans le milieu des jeunes branchés qui font la fête en enchaînant boîtes de nuit et « *after* ». Une « fête » aux accents moroses où l'on boit beaucoup de *shots* en écoutant de la musique (5), où l'on se plait au premier coup d'œil et où l'on change d'amoureux et d'amoureuse, ou *vice versa*. Le lendemain : vomis et gueule de bois (6).

Knud Rasmussen se réjouirait pourtant de ce Groenland en marche vers son émancipation avec la *loi d'autonomie renforcée* acquise par référendum en 2008. Il le serait moins en entendant, depuis son temps Autre, de la bouche de jeunes Inuits qu'« on est Groenlandais quand on est alcoolique (…) quand on bat son conjoint (…) quand on maltraite des enfants (…) quand on a pitié de soi-même (…) peu d'estime de soi (…) quand on a de la colère en soi (…) quand on ment (…) quand on est bête (…) méchant (…), homo » (7). C'est que le temps de l'*Un-tout-seul*, de la jouissance « autonome », n'est plus le temps de l'Autre de l'unité de la nation.

Le livre est formé par l'entrelacs des vies de cinq jeunes, en cinq chapitres : *Fia, Inuk, Arnaq, Ivik, Sara*.

Fia devient lesbienne avec Arnaq, petite amie de son frère Inuk… lequel se découvre préférer les hommes. Arnaq, après Fia, devient l'amante d'Ivik, alors même que ladite Ivik est l'amie de Sara, laquelle rompt avec *Ivik* parce qu'à travers l'infidélité de celle-ci avec Arnaq, elle « découvre que (son) ex-amie est un homme » (8) , c'est-à-dire un transexuel.

Bref, aucune « structure élémentaire » n'est plus reconnaissable ; personne n'appartient vraiment à un groupe sexuel défini, plus aucun mode de jouir n'est prescrit ou interdit. Au passage d'un à un autre, on perd son identité sexuelle, on la renouvelle aussi, dans un vaste espace « *queer* ». Seul l'inceste fait encore limite — Arnaq, alcoolique, a été victime d'un viol paternel qui la ravage.

Notons l'impact du nom propre sur le corps de jouissance : Fia bascule vers l'homosexualité quand elle rencontre *La* femme, car Arnaq, en groenlandais, signifie « femme » (9) – ceci dépasse ce dont nous informe la traductrice sur la mixité possible de tous les prénoms utilisés par l'auteure (10).

L'auteure se situe dans un registre radical d'où sont exclus les semblants. Son style est abrupt, cru, direct, opératoire, décousu, tendu ; il ne s'embarrasse d'aucun des attributs de l'Autre.

Il s'en dégage pourtant une puissance littéraire. Mais elle ne tient pas à l'ancien système métaphoro-métonymique. On va droit au but, sans images et avec peu de mots. Cette manière d'écrire incarne ainsi cette « disjonction » joycienne « entre écriture et représentation » (11). On dit ce qu'il y a dire. Un point c'est tout. On utilise le matériau brut, hétéroclite : lettres, journaux intimes, transcriptions de conversations sur Facebook avec ses « émoticônes », #hashtags, SMS, échanges téléphoniques, expressions anglaises hérissées de « *fuck* », de « *shit* » et aussi mots danois non traduits (12).

C'est une écriture, sans aucune fioriture, rêche, hachée, aux phrases aussi brèves qu'acérées, qui vient par associations courtes et continues, qui prend presque un aspect de ritournelle, d'épanorthose (13).

Sur la couverture de l'édition française comme de la danoise, figure la photographie d'une femme (l'auteure ?), nue, mangeant une banane, dans le style préhistorique ou simiesque. La banane qu'elle croque n'est pas sans rappeler l'ironie de Fia à l'égard des hommes réduits à leur verge, qualifiés d'« *homme-saucisse* » (14) et du sort qu'elle leur réserve. Mais bien en deçà, on pourrait y voir une référence à l'humain en tant qu'« espèce ». Dans le champ analytique, cette dérégulation généralisée des identifications sexuelles pourrait être lue comme un possible ébranlement de *l'identification primordiale* elle-même : celle qui conditionne l'entrée de chaque sujet dans l'ordre symbolique humain.

Aussi pourrions-nous lire le titre « *Homo sapienne* » comme une création langagière qui tente une nomination du « *troumatisme* » de la « non-identité » du sexuel, de son caractère *non identifiable* précisément. « Homo sapienne » est d'un « genre » plus « fluide » (*gender fluid*) que celui de « femme », mais débordant largement le signifiant « homo » employé dans le livre pour dire la vacillation de l'être des personnages du roman. À moins encore que ce ne soit un nom de *La* femme (Arnaq), en tant que non barrée, affranchie de tout ancrage phallique, seul capable de capitonner encore un peu, en toute dernière instance, la dérive du sens dans la vie des cinq jeunes *queers*.

Éclairés par Lacan, nous dirons plutôt que, pour l'auteure, la solution est moins dans la revendication *queer* que dans cette écriture hors image, dépouillée de tout semblant et tirant sa puissance de l'ensemble vide qu'elle cerne : « Écrire est une nécessité pour moi, pour que je puisse agir comme un être humain » (15), dit-elle.

Vous pourrez venir écouter Niviaq Korneliussen le 17 mai 2018, pour une soirée « Littérature du Groenland et Imaginaire du Nord » (16), à la Maison du Danemark, sur les Champs-Élysées.

1 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Navarin-Le Champ freudien, 2016, p. 17.
2 : Korneliussen N., *Homo sapienne*, La peuplade, 2018. Premier roman, écrit en un mois et paru en 2014 chez *Milik*, maison d'édition groenlandaise a connu un succès immédiat (cf. Rossignol V. *Livreshebdo* n°1162, 23 février 2018).
3 : Née en 1990 à Nuuk, ayant grandi à Nanortalik, village de 1500 habitants, au sud du Groenland, elle écrit *Homo sapienne* à l'âge de 23 ans.
4 : Cf. note de la traductrice Inès Jorgensen, *ibid.*, p. 21. Traduit du danois.
5 : Chaque chapitre porte le nom d'un tube anglophone, suivi du prénom d'un personnage : *Crimson and Glover* (Joan Jett and the Blackhearts)-Fia ; *Home* (Foo Fighters)-Inuk ; *Walk of shame* (P !nk)-Arnaq ; *Stay* (Rihanna)–Ivik ; *What a day* (Greg Laswell)-Sara
6 : « Mon corps ne supporte pas les poisons qu'il a ingurgités et les muscles de mon ventre tirent, je vomis quelque chose d'horrible. Carlsberg, bière de Noël, Classic, vodka, tequila, Hot'n'sweet, Arnbitter, Jack Daniels… Tout remonte en vrac de mon estomac à ma gorge. », (*ibid.,* p. 103).
7 : *Ibid.*, p. 87.
8 : *Ibid.*, p. 196.
9 : « c'est une femme que je veux, et je la remplace par Arnaq, une *arnaq* » (*ibid.*, p. 62).
10 : *Ibid.*, p. 21.
11 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique*, *op. cit.*, p. 109 & cf. p.134 :« La pensée est du côté de la représentation, de l'image, alors que l'écriture note ce qui n'a pas de représentation. En ce sens, l'écriture est propre à noter le trou sans image. »
12 : Cf. Korneliussen N., *Homo sapienne*, *op. cit.*, p. 37 *: « And then something like, qu'est-ce qui se passe, tu vas bien, tu pars, que vas-tu faire, tu me quittes, og så videre, og så videre, og så videre, and I'm like, il faut que tu m'écoutes, asseyons-nous pour parler, je t'aime, je ne suis pas heureuse, tu n'es pas heureux, je trouve que ma vie manque de quelque chose, même si on ne manque de rien, j'ai besoin d'être moi-même parce que nous ne sommes pas heureux, etc., and the drama begins* ».
13 : *« Mes amis ont commencé à se poser des questions sur moi. Ils se demandaient où me situer. (…) j'ai moi aussi commencé à me poser des questions. Je me posais des questions sur la raison pour laquelle ils se posaient des questions. Ma famille a commencé à avoir des doutes sur moi, cela m'a fait douter. Je me suis mise à avoir des doutes sur la raison pour laquelle ils avaient des doutes sur moi »* (*ibid.,* p.141-142).
14 : *Ibid.*, p.52
15 : Korneliussen N., interrogée par D. Chartier dans l'introduction, *ibid.* p. 17.
16 : Info : https://www.maisondudanemark.dk/agenda-culturel/

12 jours : l'homme fou est-il un homme libre ?

par Michèle Dufour

« Toute formation humaine a pour essence et non pour accident de réfréner la jouissance. » (1)

Depardon a déjà consacré deux documentaires à la psychiatrie – *San Clemente* (1982), dans un hôpital de Vénétie désormais fermé, et *Urgences* (1988), aux urgences psy de l'Hôtel Dieu à Paris. Deux autres sont dédiés au fonctionnement de la justice – *Délits flagrants* (1994) et *10e chambre instants d'audience* (2004). Son dernier, *12 jours*, permet de faire une boucle, liant les questions de la psychiatrie et celles de la justice sur l'enfermement, la folie, le lien social qui, pour certains, peut se rompre à un moment donné.

Dans le dispositif d'hospitalisation à la demande d'un tiers, l'application de la loi impose que les juges interviennent dans les douze jours suivant l'internement d'un patient. Ils vérifient que la privation, contre son gré, de liberté d'aller et venir se justifie bien au regard de ses troubles et de sa dangerosité supposée. Une humanité, aux prises avec un réel difficile à dire, défile ainsi devant les magistrats, à charge pour eux de prolonger ou non l'hospitalisation, de la valider ou pas en visant la régularité et la conformité de la procédure. Depardon s'emploie à filmer l'exécution de cette nouvelle procédure, soit la modification relativement récente (1994) de la loi de 1838 sur les hospitalisations sous contrainte - le délai de quinze jours prévu par la loi de 2011 a été ramené à douze en 2013. S'appuyant sur un dossier, le magistrat doit signifier les manques, les failles, les vices de procédure susceptibles d'annuler l'hospitalisation sous contrainte.

Dix séquences nous permettent de saisir toutes les modalités de soins forcés, de la demande d'hospitalisation en urgence, faite à la demande d'un tiers, à celle d'un représentant de l'État, face au péril imminent que la personne peut représenter pour elle-même ou pour la société par le trouble à l'ordre public qu'elle est susceptible de causer.

> *« Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en soi la folie comme la limite de sa liberté. »* (2)

Une audience met ainsi en présence le patient, un juge dit « des libertés et de la détention », un avocat « garant des libertés individuelles et porteur de la parole de son client », mais que celui-ci ne choisit pas (il est le plus souvent commis d'office) et, à l'occasion, une assistante sociale et/ou des infirmiers. Le juge intervient seulement concernant la privation de libertés au début de l'H.O. (hospitalisation d'office) à temps complet, et pas dans le programme de soins qui peut s'ensuivre, éventuellement en ambulatoire. Aucun psychiatre n'est présent à cette audience. Le psychiatre se fait néanmoins « présent » par ses écrits (rapports d'expertise, certificats circonstanciés, ordonnances des traitements). Son absence serait motivée par le législateur dans le souci de laisser libre la parole du patient. Dès lors, qu'en est-il de l'accueil de sa parole ?

Il y a deux temporalités différentes : la première est judiciaire – le juge, l'avocat et le médecin interviennent en parallèle, mais sans se rencontrer ; la seconde, clinique, psychique, est celle du sujet hospitalisé.

Or, entre le moment où il est hospitalisé et celui où il est reçu en audience, ce n'est déjà plus la même temporalité. Il y a eu un traitement, des soins qui ont déjà produit des effets ; l'hospitalisation elle-même parfois peut suffire à produire un effet d'apaisement.

Seulement, comment prend-on en charge la folie aujourd'hui dans ces formes extrêmes de souffrance psychique ? Sous couvert de faire rentrer le comportement troublant dans la norme, est parfois administré un traitement qui tend à faire disparaitre ladite souffrance *a priori*. La clinique montre qu'« un [sujet] qui souffre », comme effet de signifiant, « de son corps ou de sa pensée » (3) n'a pas de demande sauf celle qui peut émerger dans l'écart qui se creuse à partir de la double valeur de la plainte (position ou statut de "plaignant" à celui de "plaintif" et inversement) (4).

À l'audience, après 12 jours d'H.O., la place du sujet, au vu du poids du réel en jeu pour lui, semble passée à la trappe.

> *« Je suis une plaie ouverte », « je ne suis pas à ma place, je veux ma liberté », « je suis fou, j'ai la folie d'un être humain…», « Quand est-ce qu'on sait qu'on est malade ? », « Je ne suis pas à ma place, je veux ma liberté, c'est un abus de pouvoir ». Et le juge de répondre : « Vous n'êtes pas démuni.» (5)*

Ces sujets sont ainsi classés, étiquetés, diagnostiqués, sans recours ou sans le secours d'aucun discours établi, persécutés, jouis par l'Autre, dérangés, mis en difficulté dans l'effort de certains pour faire barrage, limite au parasitage de la parole et à la jouissance qui y est incluse. Cette audience, très loin du discours analytique, ne constitue pas un lieu d'adresse d'un impossible à supporter donné à voir et à entendre. Ce moment qui relève et s'inaugure d'un malentendu ne fait pas rencontre. Dans ce contexte, les sujets ne peuvent se saisir des effets de cette offre tangible de prise de parole. Quand bien même les patients, un par un, sont inclus et partie prenante de cette modalité particulière qui les concerne au plus près, inscrite au registre du respect des droits de l'homme visant à les réintégrer, même partiellement, au sein de la communauté humaine, dans et par l'usage des semblants et de leurs semblables, un impossible demeure.

> *« Depuis le début du XIXe siècle, on ne cesse de revendiquer et toujours avec plus d'insistance le pouvoir judiciaire du médecin ou encore le pouvoir médical du juge.» (6)*

Divisés, magistrats et avocats parfois ne savent comment accueillir la parole singulière de ces patients les mettant à mal par leur détresse dans cette unité de temps et de lieu, où pourtant la parole circule avec ses semblants. Paradoxe : des bouts de vie sont ébauchés, mais sans aucune donnée sur le parcours hospitalier ni sur les circonstances du passage à l'acte qui les ont conduits à l'hôpital. Dès lors, bien peu d'éléments permettent de fonder « l'évaluation » à partir de laquelle le juge peut décider de rendre la liberté ou pas.

Ce film produit en effet un malaise en ce qu'il présentifie, d'une part, un lieu de parole pour le malade où il tente de dire son réel, son impossible avec souvent une justesse dans le ton et le choix des mots, mais sans être véritablement entendus et, d'autre part, l'embarras visible du côté du juge qui n'a pas les moyens de répondre autrement que sur l'aspect formel d'un dossier à instruire dans un domaine qui n'est pas le sien, pour faire face à l'urgence des situations de crise, parfois aigües, de la maladie mentale, comme le dit Lacan : « Si vous n'êtes pas psychiatre, si vous avez une attitude simplement disons humaine, intersubjective, sympathique, un type qui vient vous raconter un truc pareil, ça doit vraiment vous foutre sacrément froid quelque part. » (7)

Ce passage par le droit, qui peut paraître factice à certains, est une réponse venant pallier à ce qui a été mis en défaut par la psychiatrie de ces dernières années dans la formation des soignants de plus en plus sollicités par des tâches administratives. Ainsi est pointé en creux l'état de la psychiatrie aujourd'hui. La présence du juge est requise quand il est question de la liberté de l'individu dans une démocratie, une république, un État de droit, mais son champ de compétences est inadéquat, limité par le fait qu'il ne peut se substituer au médecin pour dire, apprécier la qualité du consentement du patient en

hospitalisation d'office. Face à la souffrance psychique, perceptible dans les plaintes, symptômes, débordements, délires, angoisses qu'ils manifestent, ces sujets ont affaire à une réponse sociale *via* la voie judiciaire qui exclut le réel et ne peut qu'être sourde à la singularité de chacun.

On peut cependant y voir une possibilité – certes minimale et partielle – qui vise à réintégrer le sujet dans la communauté humaine, dans la série des semblables, à l'appui d'un savoir y faire avec l'usage des semblants. Il ne s'agit donc pas là de s'occuper du fond, mais de prendre appui sur la forme comme garante de la liberté du sujet pris en compte et considéré en tant que citoyen, voire comme justiciable.

Néanmoins, la souffrance exprimée ne saurait être abordée comme un dysfonctionnement à corriger avec injonction au sujet d'être « normal » ou plus acceptable parmi ses semblables. Pour ces sujets, il est impossible de composer avec la demande, avec le désir de l'Autre reçus comme volonté de jouissance sans limite, signes d'autant de retours de l'Autre dans le réel. « Freud diagnostique un "malaise dans la civilisation" relatif à un Autre qui demande à l'homme un renoncement de jouissance pour s'inscrire dans le lien social » (8), un lien social fondé sur le rejet de la façon de jouir de l'un en ce qu'elle est différente de celle de l'autre et qu'elle dérange (9).

Face à une dialectique entre liberté et ségrégation, loin de l'apologie de la liberté des années de l'antipsychiatrie, la question de la privation de libertés que constitue l'internement d'office permet un débat (10) ouvert et animé qui se situe dans le large champ entre les tenants d'une pente sécuritaire et ceux opposés à toute contrainte.

1 : Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p.364
2 : *Ibid.*, p.361
3 : Lacan J., *Télévision*, Seuil, p. 17.
4 : Miller J.-A. , « L'Orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour » (1982-1983), cours inédit.
5 : Paroles de patients du film *12 jours*
6 : Foucault M., *Les Anormaux*, Cours au Collège de France, 1974-1975, p. 27. - à retrouver ici
7 : Lacan J., *Mon enseignement,* Paris, Seuil, coll. Paradoxes de Lacan, 2005, p.58 (texte prononcé en octobre 1967 à l'hôpital du Vinatier).
8 : Roy D., « Le lien social : une responsabilité collective », *Lacan Quotidien,* n° 735, juillet 2017.
9 : Cf. Auré M., « Le sujet comme tel est un émigré », liste de diffusion de l'EFP – Forum de Rome, 24 février 2018.
10 : Projeté à Cahors le 26 janvier 2018, à l'initiative de l'Atelier Psychanalyse et Criminologie de l'antenne de l'ACF-MP, le film a donné l'occasion à un public très nombreux de débattre avec les professionnels en exercice de la justice et de la psychiatrie. Cf. aussi : Jacquin J-B, « Hôpitaux psychiatriques : une impossible mais nécessaire mission », *LeMonde.fr,* 29 novembre 2017, et Guivarch A., « Soins sans consentement », site de l'ECF.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 39

SUMARIO

Olvidar por Ley — Laura Canedo

LA MOVIDA ZADIG

Zadig, tocar nuestro real — *Gustavo Stiglitz*

Olvidar por Ley

Laura Canedo (Barcelona)

Podemos decir con Freud que la política es el inconsciente. Así se constata en los mecanismos que ambos comparten: represión, censura, defensa...

Por otro lado, Lacan nos abre al respecto una nueva perspectiva al decir que "el inconsciente es la política" (1).

Fue J.-A. Miller quien nos orientó a leer esta frase a partir del aforismo: "El inconsciente es el discurso del Otro"(2), tratándose del Otro dividido, y tomando al inconsciente en tanto siempre por definir.

Esta indicación de Miller es la que tomo como invitación a leer en la política su funcionamiento. Lo hago en esta ocasión en relación a una ley de impunidad y olvido, la Ley de Amnistía del Código Penal español.

Aprobada en 1977 tras las primeras elecciones democráticas, impide aún, cuarenta años después, la revisión de cuatro oscuras décadas de franquismo.

En el momento de su aprobación nada garantizaba poder acabar con el régimen anterior. Y tras haber sido amnistiados los actos políticos y de opinión, al añadírsele un "Cualquiera fuese

su resultado", los delitos de asociación, reunión y manifestación, quedaron equiparados jurídicamente a los de tortura, desaparición, genocidio o lesa humanidad.

A día de hoy su aplicación es férrea a pesar de incumplir compromisos internacionales y de las solicitudes de derogación.

Los partidos políticos mayoritarios han abortado los intentos de limitarla, ya fuera excluyendo de su alcance los delitos de lesa humanidad, o incorporando a nuestro Código Penal el principio de legalidad internacional.

Sí ha habido un avance: la aprobación en 2007 de la Ley de Memoria Histórica, que si bien no anula la impunidad ni el veto a investigar, establece medidas para dignificar la memoria y los valores de los demócratas represaliados. No obstante, la falta de asignación presupuestaria desde 2011 obliga a que sus acciones sean asumidas por familiares y asociaciones con financiación privada, y en ocasiones por gobiernos municipales o autonómicos. De esta forma, lentamente se van pudiendo exhumar e identificar algunos de los miles de cuerpos que yacen en más de dos mil fosas comunes mal catalogadas.

La cuestión que planteo entonces no es sólo la dificultad de hacer frente al discurso del amo de la guerra, de la dictadura, que promueve modos de goce tanto por la vía del superyó como del Ideal del yo. El *parlêtre* no es ajeno a los modos de goce, especialmente si ha sido su marco político a lo largo de cuatro largas décadas en las que no solo se destruyeron vínculos sociales, sino que se construyeron otros, e incluso instituciones a fin de hacerlos perdurar.

Se trata de una ley aprobada en democracia que deja impunes delitos de aquellos de los que no cabe esperar arrepentimiento; se trata de su vigencia tras la transición; se trata también del silencio que provoca respecto de sí misma e incluso de su defensa en ocasiones como cuestión ética.

Siendo el desconocimiento sistemático (3) un modo de defensa contra la angustia, no es de extrañar que frente a ciertos acontecimientos el sujeto responda con el "no querer saber nada de eso"; este rechazo es ya un tratamiento de lo real, en relación al goce propio, aunque quizás también al del régimen.

Podemos decir que en esta ley, al modo del inconsciente, no se trata tanto de perder la memoria como de no acordarse de lo que se sabe (4). Sabemos que ella empuja hacia la amnesia, hacia el olvido, a no pensar en el hedor, en la corrupción, en el abismo en el que captamos que la vida es putrefacción (5).

Frente a esto, la ONU aborda la justicia de transición planteando que es el Estado quien debe garantizar el derecho a la verdad, la justicia, la reparación y la no repetición. Promueve, de esta forma, que lo simbólico posibilite cierta tramitación de lo real, de la relación entre la muerte y el cuerpo, que a falta de sepultura, como nos dice Lacan, "(las) nubes de lo imaginario se acumulan a su alrededor, y todas las influencias que se desprenden de los espectros se multiplican en la vecindad de la muerte" (6).

Podemos decir con Freud, en relación a los represaliados: "Cesemos por fin de hacerles concesiones como si fueran favores, cuando ellos tienen derecho a que se les haga justicia" (7).

Decimos, con Lacan: "Existen cosas que hacen que el mundo sea inmundo; de eso se ocupan los analistas (…), enfrentan lo real (…), no se ocupan más que de eso. Y como lo real es lo que no anda, además están obligados a soportarlo, es decir, obligados continuamente a arrimar el hombro. Para ello, es necesario que estén terriblemente acorazados contra la angustia" (8).

Para concluir:

Que gobernar sea imposible es una ocasión para leer el funcionamiento de la política, para cuestionar sus discursos, incluso para anudar el propio deseo asumiendo que la democracia no es Una, sino que siempre está en construcción.

* Texto presentado en el XI Congreso AMP en abril de 2018.

1: Lacan, J., *Seminario 14, La lógica del fantasma,* 10.5.1967. Inédito.
2: Miller, J.-A., "Intuiciones Milanesas", en *Cuadernos de psicoanálisis,* nº 29., Bilbao, Ediciones Eolia, 2004.
3: Lacan, J., "La psiquiatría inglesa y la guerra" (1947), *Otros escritos*, Buenos Aires, Paidós, 2012, p. 113.
4: Lacan, J., "La equivocación del sujeto supuesto saber" (1967), *Otros escritos*, Buenos Aires, Paidós, 2012, p. 354.
5: Lacan, J., *El Seminario, libro 7: La ética del psicoanálisis,* Buenos Aires, Paidós, 1988, p. 279.
6: *Ibid*, p. 335.
7: Comentario sobre el antisemitismo, 1938. Vol. 23, 294.
8: Boletín interno de La EFP, VII Congreso, Roma 1974: París, 1975. Conferencia de prensa del Dr. Lacan (29.10.1974, Centre Culturel Français de Roma). Disponible en internet.

Zadig, tocar nuestro real

Gustavo Stiglitz

Hoy mi hijo, que es economista y se dedica a la política, me explicó en el desayuno qué es lo que le apasiona de ella. Me dijo: "Yo estudié economía, historia, filosofía, pero con la política las toco, las vivo en cada situación que se presenta". El entusiasmo y "la adrenalina", no estaban ausentes en su decir.

Me transmitió, de una manera no analítica, que tenía la sensación de bordear cierto real.

Esto me sugirió que el invento Zadig de Jacques-Alain Miller, también es el intento de bordear el real de la no relación, al nivel de lo social, que tanto Freud como Lacan formalizaron cada uno a su manera.

Zadig no se confunde con la AMP ni con sus Escuelas, pero constituye una extensión de las mismas al nivel de la opinión, nos dice Jacques-Alain Miller en el texto fundacional de la red: *Campo Freudiano, Año cero*.

La cuestión es clara, pero no sencilla.

No se confunden, pero no son absolutamente ajenas.

Hay también, entre Zadig y las Escuelas, una relación de no relación y en la búsqueda de lo verdadero en juego nos encontramos con un embrollo en el que anida un real. El de las relaciones del psicoanálisis con la política.

Zadig es el esfuerzo por llevar hacia el campo social lo que el psicoanálisis como experiencia individual enseña a cada analizante, arreglárselas con su real singular, lo que es puesto al trabajo en la comunidad Escuela a partir del dispositivo del Pase.

Miller parte de Freud: "En la vida anímica individual aparece integrado siempre, efectivamente, "el otro", como modelo, objeto, auxiliar o adversario, y de este modo, la psicología individual es al mismo tiempo y desde un principio psicología social, en un sentido amplio, pero plenamente justificado" (1).

Lacan retoma esta temática con su concepto de inconsciente político (2), indicando que los fenómenos de segregación, extranjeridad, odio, rechazo, a nivel de lo social, tienen su

fundamento en la radical extranjeridad que nos habita como seres hablantes y que denominó Extimidad.

Ese Otro que me agita desde lo más íntimo mío (3), es una inyección, ¿por qué no "infección"?, de lenguaje en el cuerpo, sin la cual el parletre no podría advenir.

Lacan no se priva de utilizar significantes como "punto de inseminación" (4) del orden simbólico, "instilar" un modo de hablar (5), "incorporación" de la voz (6).

Como si un virus que los infectólogos llamarían "Otro-virus", se introdujese y pusiera en marcha la maquinaria del ser hablante. Este, nace "infectado" y esa infección permanece allí latente, agitando al acontecimiento que llamamos ser hablante.

Zadig también existe a partir de la infección, y tiene como objetivo contagiar al discurso del amo político con el virus de la extimidad.

El virus de la extimidad no agrega sustancias tóxicas en los tejidos del cuerpo social, ni produce tumores. Más bien al contrario, introduce vacíos, inconsistencias.

El problema es que éstos generan reacciones de defensa tan o más virulentas que con los virus comunes.

La más conocida de estas reacciones es el no querer saber. No querer saber de la diferencia, del disenso, de la otredad en general. Este rechazo puede llegar al odio a lo otro que, a partir del concepto de extimidad reconocemos como proyección del odio de sí.

Tomaré de Anna Aromí (7) un significante que nombra uno de los modos en que se da entre nosotros la reacción de defensa al virus de la extimidad, ese odio: Polarización.

La Polarización es un velo a la extimidad. El otro es otro porque está del otro lado, incluso, está del lado malo. Paralelamente, la ilusión de que los que estamos del mismo lado "nos entendemos", crece.

La polarización, dice Aromí, es el pantano del sentido. El sentido como defensa, como tratamiento de lo real.

Así que el problema no es ese éxtimo que infecta mi yo, y que yo no soy, sino el tratamiento que se le da.

Como con los virus de las computadoras que generan las producción de antivirus que se vuelven obsoletos rápidamente ante los nuevos virus entrando en una carrera al infinito, un argumento siempre llama al argumento contrario para desacreditarlo y así se polariza la situación.

Se tratará entonces, de hacer surgir las inconsistencias propias del discurso cuando éste es elevado al rango de verdad absoluta, incontestable, al servicio de la política, que siempre es bio política en el sentido de que dispone de los cuerpos.

A modo de ejemplo, a nivel de las políticas en salud mental, tenemos el caso belga.

Tengo entendido que nuestros colegas belgas, en sus conversaciones con las autoridades de la salud mental lograron introducir la idea psicoanalítica de "lo incurable".

Este concepto agujerea irremediablemente la idea de salud entendida como normalidad y consecuentemente relativiza la autoridad de las estadísticas, dejando un espacio abierto en donde inscribir lo singular. El sentido de "normalidad" se vuelve inconsistente.

Al nivel de la clínica y la práctica psiquiátricas contemporáneas, que se quieren científicas y basadas en la evidencia, me referiré a un pasaje de una conferencia de Éric Laurent sobre autismo.

Se trataba de la hipótesis aparentemente diáfana según la cual, si la depresión mejora con la administración de antidepresivos inhibidores selectivos de la recaptación de serotonina (ISRS) en el espacio interneuronal —cosa que por otra parte no siempre ocurre— se deduce de esto que

es el aumento de los niveles de ese neurotransmisor el que mejora los síntomas depresivos y que, por lo tanto, el déficit del mismo sería su causa.

Es la construcción que hace la psiquiatría biológica. Si aumentando los niveles de la sustancia *x,* el síntoma mejora, la causa del mismo es el déficit de sustancia *x.*

Se trata de una construcción que vela el hecho de que todos sabemos que los antidepresivos mejoran los síntomas depresivos, pero nadie sabe a ciencia cierta por qué.

Ahora bien, ¿qué diferencia habría en afirmar que, si tengo fiebre es porque hay un déficit de ácido acetilsalicílico en mi sangre, ya que su ingesta baja la temperatura corporal?

Con esa pequeña gran pregunta se daba por tierra con el argumento incontestable, que lo único que tiene de incontestable, es que está al servicio de la industria farmacéutica que se beneficia de la desubjetivación del síntoma y de la uniformidad del malestar.

En este sentido el discurso analítico es muy potente a la hora de develar ciertos semblantes, de despejar pantanos de sentido - a veces con efectos indeseados, como ocurre con toda práctica - y hace vacilar las verdades absolutas.

Zadig y la Conversación

En un análisis es cuestión de trabajar para localizar, cernir y hacer algo con ese exterior íntimo que se formó con lo visto y oído desde el nacimiento.

Cada ser hablante es como la dafnia, ese animalito que Lacan nos presenta en el seminario *La angustia,* que se orienta a partir de un grano de arena exterior que aloja en su interior.

Por eso la figura para pensar al ser hablante es el toro, en donde el exterior y el interior más íntimo están en una relación de continuidad.

Esto es fundamental para opinar de la cosa pública y para conversar con los otros.

Jacques Alain Miller hizo de la noción de Conversación un concepto que implica que los otros tienen algo que decir.

Por lo tanto, para entrar en conversación es necesario deponer en algún grado el narcisismo y las identificaciones, envoltorios de lo éxtimo.

Es un concepto que nos guía, incluso en la práctica con el autismo.

¡Tratemos nuestro autismo para entrar en la Conversación! Esta podría ser una máxima en Zadig.

En este sentido —intenté en otro texto ensayar esta idea— la extensión al campo de la opinión, del trabajo en las Escuelas de psicoanálisis de la Orientación lacaniana, es como la continuación de lo analítico por otros medios.

Cité también una referencia de Lacan que no por temprana *(Seminario 1)* es de menor actualidad, cuando al final de la clase "Más allá de la Psicología", se pregunta: "¿Deberíamos impulsar la intervención analítica hasta entablar diálogos fundamentales sobre la valentía y la justicia, siguiendo así la gran tradición dialéctica?" (8).

¿Será esto una ilusión?

Freud se refirió en su texto de 1927, *El porvenir de una ilusión*, al "... Hecho asombroso de que, en general, los seres humanos vivencian su presente como con ingenuidad, sin poder apreciar sus contenidos; primero deberían tomar distancia respecto de él, vale decir que el presente tiene que devenir pasado si es que han de obtenerse de él unos puntos de apoyo para formular juicios sobre las cosas venideras".

¿Qué es pensar y vivenciar el presente "como con ingenuidad"?

Ser ingenuo ante la cosa pública es, por ejemplo, no tener en cuenta el régimen de la pulsión y la topología de la extimidad.

Hay otras ingenuidades, pero sólo nos ocuparemos de estas.

En el mismo texto continúa Freud: "... La vida humana...abarca todo el saber y poder hacer que los hombres han adquirido para gobernar las fuerzas de la naturaleza y arrancarle bienes que satisfagan sus necesidades; por el otro, comprende todas las normas necesarias para regular los vínculos recíprocos entre los hombres y, en particular,la distribución de los bienes asequibles. Estas dos orientaciones de la cultura no son independientes entre sí; en primer lugar, porque los vínculos recíprocos entre los seres humanos son profundamente influidos por la medida de la satisfacción pulsional... Y en segundo lugar, porque el ser humano individual puede relacionarse con otro como un bien él mismo, si éste explota su fuerza de trabajo o lo toma como objeto sexual…".

Hay allí una conexión otra vez, entre lo individual y lo social. Por qué no llamarla "juntura íntima", como llama Lacan a lo que sufre un severo desorden en la psicosis?

La juntura íntima entre la satisfacción pulsional y los vínculos con los otros.

La juntura es un invento que vela, a la vez que hace de lo éxtimo, el fundamento del lazo.

Hay un desorden que tratar en la juntura íntima de Zadig, que emerge por momentos, en algunos lugares (Argentina, España…) que llamaremos entonces: Polarización.

El primer y más notable efecto de la polarización es la inercia que conduce al freno o incluso al rechazo producido al nivel de las iniciativas.

Recordemos a Miller en *Campo Freudiano, Año cero*: "Todo está por inventarse... En el marco fijado por mis primeras decisiones, ¡campo libre a las iniciativas!"

En nuestro caso, en Argentina, un nombre que engloba polarización, inercia, freno y rechazo de las iniciativas, un verdadero pantano de sentido, es "la grieta".

Grietas hay en todas partes.

"Grieta" no es extimidad, es un nombre para tapar lo insoportable que la extimidad destila. Es un sentido fijo que se interpone entre S1 y S2, velando el intervalo real.

Es un nombre que inmediatamente organiza los campos de fuerza y distribuye las posiciones, según un orden.

Podríamos escribir grieta/extimidad, en donde la primera vela a la segunda, estructural.

Es evidente que en la política hay posiciones diferentes, muchas veces opuestas y hasta irreconciliables. Pero también esa diferencia se puede transformar en un nombre del no querer saber... algo más que la evidencia, para tocar el real que nos habita. Saber que los análisis, justamente, promueven.

¿Tendremos que interrogarnos por los análisis cuando no se puede atravesar la evidencia? No lo sé.

Así las cosas, quizá no sea ocioso un llamado a la humildad en Zadig, tal como hemos aprendido con los análisis.

Estos no hacen sujetos nuevos totalmente desprendidos de sus orígenes. Pero sí lo transforman en sus relaciones con las identificaciones, los significantes amo y el goce, reduciendo el padecimiento y conectando de la buena manera con el goce de la vida.

Quizá Zadig tampoco esté llamado a hacer nacer un nuevo orden.

El psicoanálisis no sobrevivió en la vieja Unión Soviética a la revolución de octubre de 1917, empantanado en el sentido de la polarización "proletario-burgués". Tampoco el régimen neoliberal garantiza su existencia, sino que empuja a su desaparición con su grito vacío de sentido: "Evaluación y eficacia!".

Quizá Zadig, solo tenga en su horizonte echar cierta luz sobre las oscuridades que las verdades absolutas no dejan ver. No es poco.

La experiencia de las relaciones del psicoanálisis con la política en Argentina pre-Zadig, nos enseña que los analistas podemos tener una fuerte presencia e incidencia en la micropolítica (Salud Mental, Educación, Familia…).

Con Zadig podemos abrir la puerta para participar en los grandes debates de la macropolítica.

Sabemos que ahí habrá un límite a la Conversación, porque no todos tenemos la misma idea sobre "la distribución de los bienes asequibles", ni sobre qué es tomar al otro como objeto y explotar su fuerza de trabajo, como decía Freud.

Pero en el camino, antes de dar paso a lo que solo se juega en las urnas y en las calles, habremos trabajado e incidido sobre lo que es inaceptable de cualquier régimen político: la colonización de las subjetividades y el borramiento de la singularidad.

Si es que somos verdaderamente analizantes, nuestro discurso siempre será subversivo, en el sentido de bordear un real. Tocarlo quizá sea demasiado.

1: Freud, S., "Psicología de las masas y análisis del yo", 1920, Buenos Aires, Amorrortu Editores, Vol. XVIII.
2: Lacan, J., *Seminario La lógica del fantasma,* clase del 10.5.1967. Inédito.
3: Lacan, J., "La instancia de la letra en el inconsciente o la razón después de Freud", *Escritos,* Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editores, 2002, p. 540.
4: Lacan, J., "La dirección de la cura y los principios de su poder", *Escritos* 2, Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editores, 2010, pág. 568.
5: Lacan, J., "Conferencia en Ginebra sobre el síntoma".
6. Lacan, J., *El Seminario, libro 10: La angustia,* Buenos Aires, Paidós, 2010, pág. 299.
7: Aromí, A., "Razón de un fracaso". Texto del 31.1.18, leído en la Soirée de la AMP en enero 2018.
8: Lacan, J. Seminario Libro 1, Los escritos técnicos de Freud. Ed. Paidós. Buenos Aires. 1981. Pág 199.

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI